



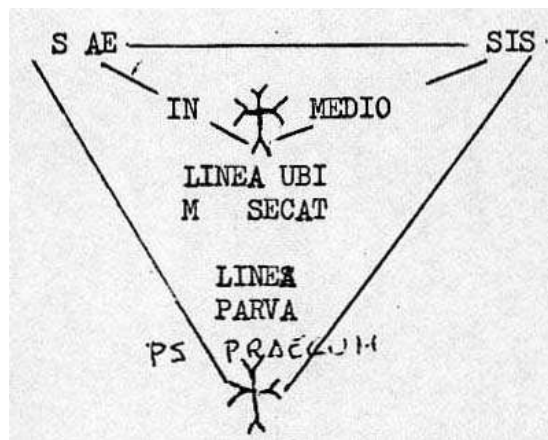
Geneviève Béduneau (1947 – 2018), très appréciée dans le monde de la recherche castelrennaise pour son érudition, sa franchise et sa sympathie naturelle, avait commis plusieurs ouvrages sur Rennes-le-Château. On lui doit entre autres les titres suivants : *Qui êtes-vous Monsieur Pierre Plantard ? Un autre regard sur l'affaire Rennes-le-Château*, chez les éditions Dervy, et *La Cabale de Rennes-le-Château 1 et 2*, aux éditions Liber Mirabilis.

En 2015, elle m'avait communiqué un article qu'elle destinait à un numéro de la revue *RLC le Mag*. J'ai donc le plaisir de le faire connaître. Dans ce texte inédit, Geneviève apporte des lumières nouvelles sur la pierre énigmatique de Coumesourde découverte en 1928 par Ernest Cros.

LES CHEVALIERS DU BÉZU ET LA PIERRE DE COUME-SOURDE

par Geneviève Béduneau

Une dalle présentée par Gérard de Sède dans *L'Or de Rennes*, une trouvaille de l'ingénieur et archéologue Cros disparue comme de juste dans la dispersion des biens de ce dernier, a pris au fil du temps de plus en plus d'importance comme « indice » du trésor ou du lieu sacré. Elle aurait été découverte au lieu-dit Coume Sourde.



La dalle de Coumesourde extraite du rapport Cros (version Noël Corbu)

Il est vrai que son texte semble à première vue incompréhensible. On y voit deux triangles ou deux chevrons pointe en bas emboîtés l'un dans l'autre et, brochant sur le tout, cette indication latine sibylline : *In medio linea ubi M secat linea parva*, où M coupe la petite ligne. Gérard de Sède en attribue la paternité à Bigou, décidément adepte du ciseau de graveur. Pierre Jarnac la remonte de plusieurs siècles et la suppose templière puisque, selon l'érudit abbé Mazières, les Templiers auraient possédé une commanderie au Bézu, jouxtant Rennes, commanderie dont témoignerait encore le nom de la ferme des Tipliès ¹. Mazières fait état de légendes locales fort impressionnantes.

Le château d'Albedun, *Albedunum* en 1067, est devenu plus tard Albézu puis Le Bézu.

¹ Articles de l'abbé Mazières à la fin des années 50 dans le *Bulletin de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne*, tome 3, 4e série.

Dunum est un terme celtique qui désigne un lieu fortifié puis, plus tardivement, s'étend aux bourgades abritant un marché et un centre administratif. *Albedunum* signifie littéralement *la forteresse blanche*, c'est le même nom que *Blanchefort* mais en version plus archaïque. Sauf si *Albus* est un nom d'homme, celui du propriétaire à l'époque gauloise. On lirait alors en traduction « le fort de monsieur Leblanc » ! Sur ce château dont les ruines couronnent la colline se greffe une légende templière qui se racontait dans les fermes à la veillée. Les chevaliers au blanc manteau, anciens occupants du château, reviendraient chaque nuit du 12 au 13 octobre sonner à la chapelle des Baruteaux l'appel au dernier office, celui qu'ils célébrèrent avant leur arrestation par les hommes de Philippe le Bel. C'est cette légende de cloche fantôme qui, rapprochée du nom de la ferme, a convaincu l'abbé Mazières d'une occupation templière d'un château qui évoquait les « blancs manteaux ».

Las ! Il faut sans doute abandonner les Templiers en cette affaire et, par conséquence, leur intervention possible dans cette partie de l'histoire de Rennes. Raymonde Reznikov, peu convaincue par l'étymologie suggérée par Mazières, a recherché mention de cette ferme dans les archives. Il s'avère que *Tipliès* est un nom de famille dont l'origine doit se chercher en occitan. *Tible*, *tibla* ou *tiblo* désigne un bruit rythmé, celui de la truelle, du rabot ou de la pluie battante². L'abbé Mazières s'est appuyé sur la tradition orale du pays qui faisait état du séjour à Rennes de moines chevaliers et, ne trouvant rien dans les archives départementales, a supposé qu'il s'agissait de Templiers. Que n'avait-il poussé jusqu'à Toulouse ! Car les documents de la famille Voisins, seigneurs de Rennes, déposés aux Archives départementales de Haute-Garonne l'auraient détrompé. La tradition orale ne mentait pas. Il y eut bien des moines chevaliers au Bézu mais... c'étaient les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en d'autres termes le futur ordre de Malte. Dès avant 1185, les Hospitaliers possédaient des terres à Rennes, comme en témoigne le testament d'Hugues de Caderonne³. Ils voisinaient alors avec l'abbaye de Saint-Hilaire à laquelle Raimon de Carcassonne avait fait don de manses rennaises en 1034⁴. La famille de Voisins, installée à Rennes depuis la croisade contre les cathares, s'y trouvait donc quelque peu à l'étroit malgré une seigneurie nominale sur Limoux. Afin de s'étendre, Pierre II achète Arques à Olivier de Termes en 1260 ; puis en 1288 entre en litige avec les Hospitaliers à propos de leur propriété de La Valdieu. En fait, les terres des Voisins étaient enclavées au milieu de celles de l'Hôpital. Ce dernier les eût volontiers délogés, mais les descendants des croisés tenaient bon et cherchaient, de leur côté, à se constituer un domaine décent. La petite histoire du litige fait état de vaches raptées et de sillons grignotés, d'une guerre plus picrocholine que sanglante ! Toujours est-il qu'au bout d'une génération, l'Hôpital finit par céder, en particulier ses terres de La Valdieu. La « frontière » passe dès lors à Coume Sourde. En septembre 1290, Aimeric de Thuri, commandeur de Magrie, en accord avec Guillaume de Villaret, grand prieur de Saint-Gilles, concède « *en emphythéose perpétuelle à J. de Voisins fils de Pierre de Voisins, chevalier, le domaine de La Valdieu avec tous les droits de justice y attendant* » ; en contrepartie J. de Voisins a dû verser 40 livres tournois. L'accord stipule qu'il devra ainsi que tous ses successeurs verser 40 livres tournois tous les ans à Noël. Les Voisins resteront ainsi vassaux de l'Hôpital, ainsi que leurs propres héritiers d'Hautpoul, de Roquelaure, d'A Niort, de Montesquieu et de Fleury, jusqu'à la Révolution.

Et c'est là que nous retrouvons, parfaitement limpide, la fameuse pierre. Le M n'a rien d'énigmatique ; il se lit *Milia*, sous entendu *passuum*, et désigne une borne milliaire sur une route cadastrée à la romaine, au croisement d'une *linea* et d'une *linea parva*, et nous avons alors le choix de la traduction : chemin, sentier ou limite bornée. Une grande « ligne », sans doute une ancienne voie romaine puisqu'elle comporte une pierre milliaire, et une petite qui peut se révéler à peu près n'importe quoi, layon, murette, ruisseau sec, du moment que son tracé est stable et sert de passage aux hommes. Un regard sur la carte au 25'000^e nous

² Raymonde Reznikov, *Cathares et Templiers*, éd. Loubatières, Porter sur Garonne, 1993, pp. 60-75.

³ Cartulaire de Douzens 37 ; cartulaire de Magri 2-41.

⁴ Dom Vaissette et dom de Vic, *Histoire Générale de Languedoc* tome 6, p. 561.

montre que passe actuellement le long du hameau une route goudronnée qui part de Rennes-le-Château et rejoint à La Ferrière la route de Rennes-les-Bains à Bugarach. Ce serait ainsi l'écho actuel d'un ancien chemin minier. Autour d'elle, les sentiers ne manquent pas. Même si les tracés ont pu s'altérer au cours des siècles, ils n'ont pas dû bouger de beaucoup : en montagne, c'est le terrain qui dicte par où l'on peut passer. La pierre de Coume Sourde ne serait autre que le témoin gravé pour bornage de la transaction entre les Voisins et l'Hôpital. La précision sur les lieux n'a d'autre but, semble-t-il, que d'éviter que l'une ou l'autre partie ne la déplace à son avantage. Quant à la croix qui la timbre, il ne s'agit pas de la croix pattée du Temple mais de celle de Malte ; les deux se ressemblent et peuvent se confondre sur une mauvaise gravure. Pierre Jarnac a probablement eu tort de rejeter l'hypothèse d'une borne de propriété à cause de la présence du *PS Praecum*. Il est vrai que cette demande de prière adressée au passant se trouve le plus souvent sur une tombe mais, si elle figurait bien sur le relevé de Cros, elle a du sens à la limite des terres d'un ordre religieux combattant et hospitalier, confronté en permanence au danger de la guerre et à la mort des pèlerins recueillis car n'oublions pas que nous sommes là très proches d'un des affluents du pèlerinage de Compostelle, celui qui passe par San Juan de la Peña et Jaca. De plus, Coume Sourde a donné son nom à un ruisseau, à moins que ce ne soit le ru qui ait servi à nommer les bâtisses car le nom évoque par assonance une combe où sourd l'eau. Deux chemins le traversent, dont l'un va vers La Valdieu et l'autre vers une ancienne mine. Un sentier coupe le premier et joint la route de Coume Sourde à celle qui descend au sud de Rennes-les-Bains. Il est dommage que nous ne sachions pas avec exactitude où Cros a découvert la pierre dont nous ne possédons que le relevé. Sa localisation permettrait peut-être de traduire les abréviations qui restent énigmatiques en haut de la figure : S AE et SIS. D'aucuns ont voulu lire Serris et donc Serres pour SIS, La Soulane pour SAE. Les mêmes chercheurs avancent aussi « Sancta Imago Salvatore » (la sainte image du Sauveur) pour SIS, qui « correspondrait à la tête grossièrement sculptée du Cap-de-l'Homme », et verraient dans SAE « un abri sous roche que les gens du coin appelaient "Saint Antoine Ermite", plus au nord, à mi-chemin entre le Cap-de-l'Homme et la ferme de La Cabanasse ⁵ ». La plus grande faiblesse de ces interprétations serait de s'appuyer sur le français actuel et non sur le latin comme le reste de l'inscription. Mais l'idée d'une triangulation par rapport à des lieux-dits connus à l'époque n'est pas choquante.

Si cette hypothèse est juste, d'autres inscriptions de bornage devaient exister tout au long de la limite pour matérialiser l'accord entre les Voisins et les Hospitaliers. Ceci expliquerait peut-être les divergences avec le tracé du rapport Cholet, plus simpliste. Rien ne nous assure que Cholet a vu la même gravure que Cros.

N'imaginons pas quelque connivence entre Hospitaliers et Templiers. Les deux ordres ne se prisèrent guère et leur rivalité les amena souvent, après la chute du royaume de Jérusalem, à soutenir des causes opposées. Au XIII^e siècle, en particulier, les Templiers tenaient pour Venise et leur soutien permit la désastreuse, quoique victorieuse, expédition qui détourna la IV^e croisade vers Constantinople, avec pour résultat le schisme définitif entre les Églises d'orient et d'occident, l'affaiblissement de Byzance face au Turc et quelques autres joyusetés que payent encore de nos jours les peuples des Balkans. Les Hospitaliers, pour leur part, soutenaient Gênes et ses alliés catalans dont la politique orientale visait depuis toujours à établir des liens avec l'Arménie, sans oublier de s'assurer le contrôle des débouchés de la route de la soie.

Il nous faut donc ôter les Templiers de Rennes appartenant à leurs rivaux Hospitaliers, de Rennes où jamais ils ne mirent éperons ni chausses. Mais cette cheville tenait de larges pans de la Belle Histoire. L'aura sulfureuse des Templiers supposés hérétiques, proches des initiés musulmans ou secrets adorateurs d'Isis permettait toutes les spéculations. Les Hospitaliers furent plus discrets et, sécularisés en ordre de Malte, le restent encore, seuls

⁵ Sur le site [TEMPLARII](#), article « La Valdieu (Vallis Dei) & la pierre de Coume Sourde »

héritiers des archives et des éventuels secrets à la fois des Templiers et des Antonins, seuls à survivre des grands ordres médiévaux non contemplatifs. Mais il faut bien reconnaître qu'aucune rumeur, même tardive, ne les gratifia de la moindre hérésie, de la moindre connivence avec les adversaires spirituels de la chrétienté, ce qui se révèle fâcheux pour ceux que Jean Robin appelait les mystagogues de Rennes.

Parmi les dons de Saunière à ses collègues figure un calice du XVIII^e siècle offert à Grassaud et timbré de la croix de Malte. Pierre Jarnac reconnaît, sans doute à raison, l'un des nombreux calices donnés par les Hospitaliers de Magri, près de Limoux, aux paroisses pauvres de la région, un don qui eut lieu du vivant de Bigou et de la marquise d'Hautpoul. Nous voici donc ramenés, par ce biais, à l'influence séculaire des Hospitaliers sur le Razès. Dans des terroirs de profonde mémoire, le passage des siècles n'altère que peu les bonnes et mauvaises réputations. Curieusement, ces fidélités de la mémoire paysanne pourraient expliquer l'insistance de Saunière sur les roses dans la décoration de son église. Après la chute définitive du royaume de Jérusalem à la fin du XIII^e siècle et la prise de Jaffa, les ordres combattants replièrent leurs maisons mères. Les Hospitaliers s'installèrent à Rhodes — l'île des roses ⁶ — qu'ils gardèrent jusqu'au 1^{er} janvier 1523, forcés de céder devant Soliman le magnifique après un siège de six mois. Ils se replieront alors dans l'île de Malte après quelques années d'errance. Deux siècles durant, l'ordre s'était nommé, au moins dans la langue commune, « chevaliers de Rhodes ». Et l'on parlait de son enseigne comme de la croix de Rhodes, ce qui n'est pas non plus très éloigné de la « rose croix ». Dans les allégories savantes de la fin du moyen âge, l'alliance de la rose et de la croix pouvait désigner par rébus les Hospitaliers aussi bien qu'un ordre militaire espagnol. Est-ce la nostalgie de Rhodes qui inspire les roses de Saunière ? Ce ne serait pas insensé. Dans la querelle qui oppose vers 1770-1780 les diverses branches de la famille d'Hautpoul, l'un des enjeux est la possibilité d'entrer à l'ordre de Malte pour un des petits fils de Marie de Nègre d'Ables ; mais il doit faire la preuve de ses quartiers de noblesse et sa tante Élisabeth, l'aînée des filles Hautpoul, refuse de se dessaisir des papiers de famille. Nous ne commenterons pas cette querelle que Pierre Jarnac a magistralement débrouillée ⁷ mais noterons le choix des Hospitaliers parmi les vocations nobles possibles.

Les Templiers, pour leur part, auraient possédé une commanderie à Campagne-sur-Aude. Mais après la dissolution de l'ordre par le pape Clément V lors du concile de Vienne, le 22 mars 1312, les biens des Templiers furent donnés aux Hospitaliers, ce qui complique forcément la question lorsque les conflits de voisinage s'étendent sur plusieurs générations. Seules les archives d'avant 1307 peuvent départager les appartenances des terres, d'autant que le cadastre féodal, bien que précis, était très entremêlé.

Envoyer vos commentaires à : patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr
ou directement sur la news

⁶ En grec, *rhodon*, *rhodes* signifie rose(s).

⁷ Pierre Jarnac, *Histoire du trésor de Rennes-le-Château*, Cabestany, 1985, pp. 102-118.